

—Je n'en ferai rien ; ma médecine n'a pas de pouvoir sur les chats morts.

—Et mon canot ; n'as-tu pas dit que tu pouvais l'arrêter ?

—Oui, je le pouvais tout à l'heure ; je ne le peux plus maintenant. Médecin contre médecin, il n'y a plus rien à faire.

Pour un sauvage, la réponse était d'un goût très-subtil.

Corsaires contre corsaires,
Ne font pas leurs affaires,

a dit LaFontaine, et mon jongleur ne l'a certainement pas lu ; mais il est tout simple que les vérités naturelles se retrouvent dans les bois. Une fois reconnu médecin, et médecin supérieur à tous les médecins allibamons, je fus assailli de questions et de prières ; on m'apportait des malades et l'on ne se lassait pas de me demander des miracles. Le jeu était dangereux. Les sauvages n'aiment pas plus les devins qui se trompent que les manitous qui restent sourds à leurs vœux. Plus d'un médecin pris en flagrant délit d'homicide par imprudence, par impuissance ou autrement, a été condamné à suivre son malade au pays des esprits ; on supposait qu'il retrouverait là celui qu'il avait perdu. Pour éviter un pareil sort, je déclarai qu'averti par la blessure que j'avais reçue de mon chat, j'avais fait complète abjuration d'un art si périlleux, et que je renvoyais respectueusement tous les malades au maître de la vie, qui saurait beaucoup mieux les guérir.

Un coureur de bois fit un tour de médecine qui, bien qu'infiniment plus simple que le précédent, le mit en grande considération auprès des sauvages. Il leur montra une petite fiole remplie de mercure ; cela leur parut magnifique, et ils voulurent l'avoir.

—Je vous donnerai tout très-volontiers, à l'exception de la fiole, qui m'est nécessaire.

Et, aussitôt, il versa le vif-argent sur le plancher.

—C'est à vous, leur dit-il ; ramassez-le.

Ils n'en purent jamais venir à bout ; le mercure s'aplatissait sous leurs doigts, se divisait, s'éparpillait et roulait en tous sens. Ébahis à cette vue, ils soupçonnèrent que c'était un esprit qui se transformait ainsi pour leur échapper. Le coureur de bois prit une carte et ramassa les globules de mercure éparses sur le plancher et qui s'amalgamèrent de nouveau dans la fiole. Cette concentration ne parut pas moins merveilleuse que la division en perles liquides ; mais ils regardaient encore l'esprit avec inquiétude, quoique rentré dans sa prison de verre, quand le coureur de bois versa un peu d'eau forte dans la fiole ; tout alors entra en dissolution et disparut. Les sauvages reniflèrent à qui mieux mieux ; leur admiration était au comble.

Heureux ces jours de naïveté et d'ignorance ! Hélas ! ils ne passèrent que trop tôt ; il ne fallait que de l'audace au coureur de bois pour se présenter aux nations inconnues et de l'adresse pour s'insinuer sous leurs wiggams ! Il se faisait recevoir guerrier et chef dans toutes les tribus en se faisant imprimer un chevreuil sur la cuisse. Protégé par les femmes, qu'il aidait dans leurs rudes travaux, quels bons repas il faisait ! Il avait du pain de maïs cuit sous la cendre, des poulets dindes rôtis, des grillades de chevreuil, des beignets frits dans de l'huile d'ours, des langues de buffalos, des nez d'originaux, des œufs de tortue. Le bon temps finit avec la conquête. Non-seulement les Anglais firent disparaître les nations sauvages, dont ils refoulèrent les débris dans les prairies de l'ouest, mais ils fondèrent la compagnie des fourrures, vaste monopole établi à la baie d'Hudson, et qui, de là, exploite toute la région du nord.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.
(Causeries des Familles.)

SCIENCE.

HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

XXIX.

(Suite.)

La position de la colonie était bien fâcheuse et M. de Montmagny possédait bien peu de moyens de résister à tous les dangers qui menaçaient ce petit établissement de Français en Amérique, surtout de la part des Iroquois, dont l'audace croissait avec la puis-

sance et qui, petit à petit, devenaient aussi bien armés que les Français eux-mêmes. Aussi faut-il reconnaître dans ce grand homme un courage, une patience, une persévérance et en général des vertus extraordinaires : il est assez commun de trouver des hommes capables de courage et de prudence dans une circonstance donnée, au milieu d'un danger pressant mais passager ; mais il est rare de trouver un homme qui puisse toujours conserver l'exercice de ces facultés précieuses pendant des années, sans jamais se décourager et sans jamais faiblir. M. de Montmagny était une de ces âmes d'élite, si rares dans tous les temps.

Les Iroquois, qui s'étaient emparés du Père Jogues et de ses compagnons, remontèrent la Rivière Richelieu, ou des Iroquois, pour retourner dans leur pays. Sur le lieu même de l'action, ils avaient tourmenté leurs pauvres prisonniers ; à chaque étape ces malheureux étaient soumis aux insultes et aux cruautés de leurs maîtres féroces. Guillaume Couture qui avait tué un chef dans le combat, eut les doigts broyés, des ongles arrachés et quelques phalanges coupées sur le champ.

Arrivés au Lac Saint-Sacrement on fit étape et de nouveau on se mit à caresser les prisonniers, c'est le mot qui rend celui dont se servaient les sauvages, qui mettaient à approcher leurs malheureuses victimes une politesse d'une insultante obséquiosité et pleine d'une ironie sauvage. Sur les bords du lac on voulut se donner le plaisir de faire passer les prisonniers entre deux files : on connaît cette cérémonie que décrivaient encore, pour y avoir été soumis, nos voyageurs de l'Ouest, il n'y a pas plus de soixante ans. Les prisonniers eurent à défilé entre les rangs de 200 Iroquois armés de bâtons, de lanières et de toutes sortes d'instruments qui ne tuaient pas d'ordinaire, mais qui faisaient endurer mille tourments.

Arrivés dans les villages iroquois, nouveaux supplices. Le Père Jogues fut suspendu en croix ; pendant qu'il souffrait ainsi, un jeune guerrier d'une nation étrangère, mais qui avait été adopté par les Iroquois, vint couper les cordes, poussé par la commisération. Cette bonne action fut bien reçue du cœur de Dieu ; car le jeune homme eut une maladie de langueur, et l'année suivante il rencontra le Père Jogues qui ne le reconnut pas, tant il était changé.

—Tu ne me reconnais pas, dit le jeune homme, pourtant je t'ai fait du bien, c'est moi qui coupai les cordes quand on t'avait suspendu.

—Si je ne te reconnais pas, répondit le bon Père, je n'en ai pas moins souvent prié le bon Dieu pour toi. Je suis pauvre, je n'ai rien et ne puis pas te donner pour ce monde des marques de ma reconnaissance ; mais si tu m'écoutes, je t'ouvrirai les portes d'un séjour où il n'y ni a maladie ni malheur.

Le jeune homme, que la grâce poursuivait de ses faveurs, écouta le Père Jogues, fut instruit, baptisé et mourut bientôt en chrétien.

On n'avait pas encore décidé du sort des prisonniers ; mais bientôt il se tint un grand conseil et il fut résolu qu'on mettrait à mort tous les Hurons. Le brave Aatsistari fut donc attaché au poteau avec ses compagnons et ils moururent avec résignation, exhortés et consolés par le Père Jogues et pleins de l'espoir d'une vie meilleure.

Guillaume Couture fut donné en adoption à une famille et envoyé dans un village éloigné. Le Père Jogues et René Goupil demeurèrent ensemble soumis à toutes sortes de mauvais traitements. Goupil se tenait toujours prêt à la mort et s'y attendait de moment à autre.

Les sauvages avaient vu ce bon jeune médecin faire sur des enfants malades le signe de la croix et ils avaient donné ordre à deux de leurs guerriers de le tuer. Un jour que le Père Jogues et Goupil revenait de prier à l'écart, un de ces deux sauvages lui asséna un coup de hache sur la tête ; le brave Goupil tomba en s'écriant Jésus, et mourut presque aussitôt.

Le Père Jogues resta seul à dévorer les affronts, les avanies, les mauvais traitements, les terreurs et les angoisses de cette épouvantable existence. Sa seule consolation était de se retirer à l'écart, quand il le pouvait, de tracer sur l'écorce des arbres le divin signe de notre rédemption et de prier au pied de ces humbles monuments de sa tendre piété.

Les Hollandais, par suite de demandes faites par la Cour de France et pour obéir à leur bonté naturelle et aux sentiments chrétiens, avaient fait des efforts pour retirer le Père Jogues des mains de leurs alliés. Le ministre Hollandais dont nous avons déjà parlé, Dominus Joannes Mégapolensis et l'officier commandant le fort d'Orange (Albany), le Sieur Arendt Van-Curler, dont le nom fut donné plus tard au fort *Corlar*, mirent surtout un grand zèle à la délivrance du Père Jogues.

Des propositions de rachat furent refusées par les Iroquois qui voulaient garder leur prisonnier. Le pauvre père avait été adjoint à une famille à laquelle il servait d'esclave. A chaque nouvelle vraie ou fautive d'une défaite des partis de guerre iroquois, le Père